

Les compagnons de l'intelligence

Vers la fin de la guerre, quelques universitaires aux armées, appartenant pour la plupart à l'enseignement secondaire et supérieur, furent un instant effleurés par le souffle révolutionnaire. Eux, les soldats qui s'étaient battus si longtemps et si obstinément, ne voulaient plus retourner pour vivre selon le rythme débilitant d'avant-guerre. Quelque chose devait changer dans le monde. « L'Université nouvelle, disaient-ils, ne vivra que dans une nouvelle France. Elle veut une réorganisation économique, administrative, un esprit public nouveau, d'autres mœurs, un autre idéal. » (*L'Université nouvelle*, p. 105.)

Et ils fondèrent une association : « Les Compagnons de l'Université Nouvelle », au titre ronflant et prometteur. Ils pensaient soulever d'enthousiasme tout le personnel enseignant à tous les degrés pour les atteler à une œuvre de foi : la reconstruction de la France, comme les anciens Compagnons travaillaient d'un commun accord à élever les cathédrales.

Ils exposèrent leurs idées et leur programme dans divers articles de journaux qui réunis ensuite, forment un volume des *Cahiers de Probus : l'Université Nouvelle* (Fischbacher).

Leurs tendances révolutionnaires.

C'est dans ce volume que nous voyons l'élan iconoclaste et révolutionnaire qui animait les Compagnons en 1918. Mais nous y trouverons aussi leur souci constant de rester de bons bourgeois qui ne veulent rien casser, malgré leurs allégations, et qui prennent un grand soin de marquer la distance qui les sépare du mouvement syndicaliste révolutionnaire qui eût été leur salut.

Ils disent, dès les premières pages : « Ah ! nous les reconnaissons, les petits projets, les petites réformes ! Nous ne nous contenterons pas d'un relèvement des traitements ou d'une réforme de la licence. On ne nous satisfait point par des améliorations partielles, qu'elles soient matérielles ou morales. Nous ne ferons pas les choses à moitié. Allons-nous temporiser ? Allons-nous attendre sur le seuil détruit que les puissants viennent à nous ? Allons-nous ménager les uns et nous concilier les autres ? »

« Non, nous savons ce que nous voulons. Nous savons assez pour agir et pour nous grouper. »

Voilà, n'est-ce pas, une déclaration fort nette, pour une association qui en est toute aujourd'hui à ses « petits projets », et qui attend les puissants sur le seuil détruit.

Ils avaient, en ce temps-là, une idée juste de ce que devrait être leur action : « D'aucuns, nous le savons, veulent agir directement sur la politique. Ils envoient



des adresses ou des délégations aux hommes chargés de la chose publique. Ont-ils donc encore l'illusion qu'ils puissent exercer une influence sur la gestion des affaires ? Croient-ils que leurs idées claires ou justes, que leur esprit critique, que leur labeur calme aient assez de puissance pour redresser les erreurs et les combinaisons de couloir ? Les politiciens nous méprisent... »

Ils veulent donc l'action directe, ces malheureux, puisqu'ils ne croient plus ni aux placets qu'ils envoient ni aux politiciens qui les reçoivent. « Une réforme s'impose, une réforme totale et franche... » Et le lieutenant de vaisseau Hébert leur écrira plus tard : « Une véritable révolution, et non pas une simple évolution, doit s'accomplir dans les mœurs actuelles de l'Université... »

Détrompons-nous ! Ce n'est que par hasard qu'est prononcé le mot de révolution. Les Compagnons tiennent eux-mêmes à nous le prouver, et avec une étonnante incompréhension des buts et des théories syndicalistes révolutionnaires. « Nous ne sommes ni des révolutionnaires ni des rêveurs... » « Nous ne sommes pas syndicalistes révolutionnaires, parce que nous sommes résolument hostiles à l'égoïsme de classe ou de parti, parce que nous croyons que le sacrifice des intérêts particuliers à l'intérêt national, imposé par la

guerre, doit survivre à la guerre... Nous nous refusons à vivre dans le cercle étroit de nos intérêts de fonctionnaires. Nous ne luttons pas pour des avantages particuliers (1) et l'on se méprendrait étrangement sur notre attitude si on la croyait inspirée par le seul désir d'améliorer notre situation. Ce que nous voulons, c'est une réforme totale... »

Malgré ce grand désir de tout réformer, les Compagnons ne pouvaient qu'échouer parce qu'il leur a manqué la foi révolutionnaire, parce qu'ils n'ont pas compris le syndicalisme, parce qu'ils ont dédaigné l'appui des organisations ouvrières pour se cantonner dans une corporation qu'ils veulent vivante, mais dont ils ont, en vain, cherché l'âme.

Ils étaient mûrs pour écouter les conseils des vieux sages qui, comme Paul Couzet (*L'École et la Vie*, 2 mars 1918) leur conseillaient : « La méthode serait nouvelle et puissante, mais ce serait jeter trop tôt le manche après la cognée que de ne pas espérer qu'un ministre voudra bien entendre les voix qui s'élèvent et mettre immédiatement à l'ordre du jour l'étude méthodique de toutes les questions qui se posent pour l'Université d'après-guerre. »

Et les Compagnons, désorientés, ont, une fois encore, tenté l'expérience. En sont-ils satisfaits ?

La corporation des enseignants.

Par quels moyens pensaient-ils, d'ailleurs, pratiquement, révolutionner l'École ? Leur idée principale fut la constitution de la grande « corporation des enseignants ». « Non, il ne s'agit pas d'envoyer des placets ! Les enseignants ne seront rien dans la nation tant que le « corps enseignant » n'aura pas une unité qui soit une force. Il n'y a qu'un moyen d'en sortir : la corporation vivante. » Mais encore faut-il garder vivante cette corporation. Et pour cela, où chercherait-on le principe d'unité ? Quelle est la foi nouvelle qui dressera tous les enseignants pour la conquête d'un idéal : le patriotisme ou l'union sacrée ? Les deux ont fait leur temps... Fera-t-on comprendre



à tous les éducateurs que le progrès et l'évolution sociale rendent nécessaire la coopération de tous ? Ce fut là peut-être leur idée favorite, car ils disent : « Après la guerre cette organisation de la production est destinée à se généraliser ; nous ne voulons pas autre chose que le consortium de l'enseignement. »

Même illusion en ce qui concerne la bonne volonté des riches et des puissants d'aider au progrès par l'éducation. « Qu'on ne nous oppose pas des objections d'ordre financier. Le pays fera, pour se relever, des sacrifices comparables à ceux qu'il a consentis pour se défendre... (mais, hélas ! ce sont toujours les mêmes, en ce pays, qui font les sacrifices). De plus, l'argent dépensé pour l'instruction publique est le meilleur des placements. »

Sentant la faiblesse de leur position, les Compagnons ont alors essayé de se réfugier dans le régionalisme. « La corporation ne s'adressera pas seulement aux pouvoirs régionaux pour obtenir une augmentation du budget universitaire. Elle essaiera surtout de solliciter les initiatives privées, les groupements de commerçants, d'industriels et de techniciens. Elle fera comprendre aux patrons, en particulier, que leur intérêt le plus élémentaire, que leur devoir est de soutenir l'enseignement de la région, de le doter eux-mêmes... »

Ce qui a manqué aux Compagnons.

Maintenant que leur bel élan révolutionnaire de 1918 est brisé, maintenant qu'ils en sont réduits aux petits projets et aux placets pour ministres — en prétextant toujours, certes, de l'intangibilité de leur but final — les Compagnons, qui sont à peine une équipe de la grande corporation enseignante, doivent méditer sur leur échec.

Qu'ils soient une association active et animée d'excellentes intentions, c'est possible. Mais les « Compagnons de l'Université Nouvelle » ne sont pas une force, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas capables d'imposer leurs points de vue. Et cela, parce qu'ils n'ont pas pu organiser l'unité du corps enseignant. Ils avaient établi, dans tous ses détails (1) le plan de la future cathédrale. Mais les Compagnons qui devaient l'élever pierre à pierre, ceux-là ont manqué. Et il ne pouvait en être autrement, car c'est au nom de principes mourants qu'on appelait les ouvriers à l'aide. Ceux-ci ne se sont point dérangés.

Mais quels ouvriers, d'ailleurs ! Certainement pas ceux qui tendent une main fraternelle aux manuels et intellectuels de tous les pays. Nous avons vu comment les Compagnons se séparaient de ces révolutionnaires. Bourgeois et petits-bourgeois, ils ont encore confiance en leur classe, et ils ne veulent point la trahir. « Il faut qu'à l'École on enseigne la Patrie, disent-ils. Il faut que le jeune Français reçoive l'enseignement de la France. Il faut qu'on lui dise et qu'on

(1) *L'Université Nouvelle*, t. II, chez Fischbacher.

lui rappelle, sans trêve, toute la beauté, toute la fécondité du sacrifice de ses pères. La cause de la France, au cours de cette guerre, est tellement unie à celle de la plus pure humanité qu'enseigner l'une, c'est aider à comprendre l'autre. » Et, pathétiquement, ils brandissent les adjurations à « leurs » gouvernants comme un sabre de bois.

Mais cette « candeur » ne doit pas étonner de la part de ces chauvins qui croient encore que « aucun enseignement primaire, en aucun pays, n'avait des instituteurs plus intelligents, plus instruits et plus dévoués que les nôtres, des livres de classe mieux conçus et mieux illustrés, un programme plus clair, une méthode plus sûre... »

Conclusion.

Ardents révolutionnaires en théorie, conservateurs zélés de l'ordre social actuel dès qu'ils s'attaquent à la pratique, les *Compagnons* avaient suscité un certain espoir... mais ils s'étaient attiré aussi la sollicitude des « leurs ». Ils n'ont rien fait de grand parmi tout ce qu'ils avaient rêvé. Ils vivent... ils meurent... comme le régime, parce qu'ils n'ont pas osé prendre la bonne voie. Ils ont cru, en un siècle si compliqué, pouvoir élever leur édifice sans le secours du peuple. Ils font appel aux patrons, aux ministres, alors que nous convions à notre labeur les divers groupements ouvriers. Il est vrai que nous sommes internationalistes, et ils sont farouchement nationalistes. Une autre preuve en est qu'au moment où notre *Internationale de l'Enseignement* (ainsi que la Ligue Internationale pour l'Education nouvelle) prépare un enseignement internationaliste de l'histoire, les *Compagnons* disent : « L'histoire et la géographie préparent directement l'enfant à son rôle de citoyen... C'est pourquoi nous estimons — et après cette guerre plus que jamais — que l'enseignement de l'histoire doit avoir un caractère nettement national... »

C'en est fait de vous, *Compagnons de l'Université*

Nouvelle ! Vous pouvez ergoter sur toutes les réformes de « vos » ministres ; vous pouvez conserver cette apparence de vie qui est faite en parties égales de mouvement et d'immobilité et qui satisfait à peine les vieux attardés. Les jeunes, les vaillants, vous ont dépassés ; ils cherchent de l'aide, non pas dans les ministères, mais parmi les pauvres qui les entourent. Vous pouvez les ignorer, comme votre critique des *Revue* scolaires (*La Solidarité*, bulletin des *Compagnons*) ignore systématiquement la revue de la Fédération de l'Enseignement : *L'Ecole Emancipée*, qui se porte fort bien, Dieu merci ! malgré que n'y collaborent ni hauts fonctionnaires ni députés.

Ce mouvement qui vous effraie, après que vous l'avez prêché, nous vous conjurons, du moins, de ne pas l'enrayer. Et peut-être un jour verrez-vous le Peuple travailler avec une foi nouvelle à bâtir une *Université du travail*. Et vous trouverez cela bien étonnant, vous qui estimez qu'à « l'âge où on commence à se laver les mains et à soigner ses nouuds de crainte, il n'est pas naturel de travailler ».

C. FREINET.

LE THÉÂTRE FÉDÉRAL

Salle Adgar, 5, square Rapp

Interprétera *Le Feu*, de Henri BARBUSSE

Adaptation sous le contrôle de l'auteur

Mise en scène de Mme Lara, de la Comédie-Française

Décors de Grandjouan

Le dimanche 5 octobre en soirée ; samedi 11 octobre en soirée ; dimanche 12 octobre en matinée ; dimanche 12 octobre en soirée ; samedi 18 octobre en soirée ; dimanche 19 octobre en soirée ; samedi 25 octobre en soirée ; dimanche 26 octobre en matinée ; samedi 1^{er} novembre en soirée ; dimanche 2 novembre en soirée.

Notre prochain Numéro paraîtra le 1^{er} Octobre

Il présentera en même temps qu'une réorganisation de nos rubriques et une formule améliorée de notre revue

les premiers fragments du prochain ouvrage

de Henri BARBUSSE

LES ENCHAINEMENTS

dont nous avons promis la primeur aux lecteurs de « Clarté »